Extrait 1 : *Boucle du Niger (1975, Introduction)*

*Ce livre est une dette : une dette envers un pays, l’intérieur de la Boucle du Niger dont les paysages et les hommes ont été pour moi source de joie et de passions.*

*Mon contact avec le pays eut lieu en janvier 1957, à Douentza. La beauté du site de ce village m’enchanta et, plus encore, le sentiment qu’au-delà s’ouvrait un monde nouveau. A Douentza finissait un ensemble géographique que je considérais comme une marche du Delta intérieur du Niger. J’en connaissais les habitants, les combinaisons ethniques, les rythmes adaptés à l’écologie, une riche et épaisse complication humaine répondant à une certaine générosité de la nature.*

*Vers le S-O s’articulait le lourd Pays Dogon dont le coin dominait comme une proue Douentza. Dans ce labyrinthe d’écharpes, de tables de grès, de chaos rocheux séparant des vallons isolés, s’étendait un pays caché, villages dissimulés, écho surprenant des falaises, îlots de champs confinés dans la stérilité rocheuse. J’en soupçonnais la densité de l’organisation humaine en même temps que son émiettement et son particularisme. De ce grand pays il m’aurait été très agréable d’en faire l’étude et je ne doutais pas avec l’optimisme des débuts d’avoir dans l’avenir l’occasion, le temps, les moyens nécessaires de le faire.*

*Mais c’était vers l’E que mon regard était tourné. La silhouette fantastique de la Gandamia rougeoyant au soleil couchant de mon arrivée, me fit une profonde impression. Parcourant le pays jusqu’à Hombori je fus frappé de l’opposition architecturale des Monts gigantesques et des plaines immensément monotones qui se déroulent à leurs pieds. D’un côté un monde tout en lignes verticales, parois lisses de plusieurs centaines de mètres, pinacles déchiquetés, profonds ravins. De l’autre, des glacis d’une parfaite horizontalité, tendus jusqu’à l’horizon des brumes de poussière, jusqu’à la retombée du ciel.*

*Un pays si beau, d’une telle grandeur, je le créditai sans hésiter d’un contenu humain richement frappé selon une confusion qui m’est coutumière et dont je n’essaie pas de me défendre. Mon premier séjour à Hombori me confirma dans cette idée que la valeur géographique du Gourma était bien articulée, globalement, autour de l’opposition architecturale grandiose. Les Monts aux vieux villages dissimulés des Dogon et des Sonraï. La plaine où je vis pour la première fois les Peul aux oreilles décorées de laine rouge, les paillotes légères, les tentes Touareg, tout un univers de mobilité, d’implantation légère, de dénuement saharien. D’un côté une organisation humaine stratifiée plaçant les hommes des différents groupes ethniques à un certain étage, celui-ci impliquant un système de relation spécifique avec la nature et les hommes de la plaine, comme avec la nature de la montagne.*

*Dans ce jeu de verticalité la dimension horizontale est à la fois économisée : champs minuscules superposés, habitat à étages, et faiblement conceptualisée : absence de terroirs projetables sur un plan, faiblesse des liens entre villages du même étage. L’espace est organisé, exploité selon les voies ascendantes ou descendantes d’hommes pour lesquels les péripéties de l’histoire ont signifié des migrations entre les différents niveaux d’une échelle quasi verticale.*

*De l’autre côté, l’étalement, l’étirement, la dispersion sur le même plan d’un horizon illimité, de groupes humains variés mais tous prodigues d’espace, refusant les limites, les frontières, une quelconque situation définitive, défiant l’observateur même au niveau des localisations momentanées, brouillant les cartes que l’obsession du géographe tente de confiner.*

*A cette construction mentale que je me suis faite dès le début de l’intérieur de la Boucle du Niger, je suis largement resté fidèle (1975, Introduction).*